

EN QUÊTE DE L'ORIENT PERDU

OLIVIER ROY

EN QUÊTE
DE L'ORIENT PERDU

Entretiens avec
Jean-Louis Schlegel

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-055669-9

© Éditions du Seuil, octobre 2014

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*À Martine, Samuel et Nicolas,
ce livre qui parle enfin d'eux !*

Préface

La liste des publications, travaux et livres d'Olivier Roy parle d'elle-même, et il n'est donc pas vraiment nécessaire de présenter cet auteur «mondialisé». Éditeurs depuis de longues années de ses livres et de ses articles, nous voudrions plutôt souligner l'originalité du parcours que ce livre d'entretiens retrace. Celui qui a commencé à apprendre le persan dans une classe préparatoire de Louis-le-Grand en pleine ébullition révolutionnaire maoïste, et qui enseigne aujourd'hui au très prisé Institut européen de Florence, est aussi l'un des intellectuels français les plus cités sur la Toile dans le monde. Mais aussi l'un des plus discutés, car il ne se cache pas sous les oripeaux d'un travail savant aseptisé ; très présent médiatiquement, il ne se satisfait pas non plus de la seule reconnaissance par les institutions universitaires. Et pour cause : le parcours de l'auteur de l'un des premiers livres sur la guerre en Afghanistan, en 1985, est tout à fait atypique par rapport à l'Université.

Olivier Roy est d'abord un voyageur qui regarde vers l'Orient, un marcheur qui grimpe les cols pour passer du Pakistan à la montagne afghane, jusque dans les régions les plus reculées, près de la frontière russe, à une époque où les hippies arrivés à Kaboul continuent encore rituellement à prendre la route du Sud (celle de l'Inde) et laissent à d'autres le soin ou l'envie de suivre celle du Nord, dans

un Afghanistan encore en paix au début des années 1970, mais inconnu et «sauvage», puis installé vers la fin de cette décennie (surtout après l'invasion soviétique en 1979) dans une guerre durable et dure, comme l'attestent les récits de ce livre. Dans les années 1980, la guerre métamorphose rapidement un pays où le jeune étudiant, puis enseignant, avait fait des périples «idylliques», presque conformes, au début, aux rêves enfantins de se retrouver dans un Orient inexploré, encore «ensauvagé». L'«Orient perdu», c'est avant tout un Afghanistan inexploré et encore traditionnel au début des années 1970, où Kaboul restait un rêve occidental, mais surtout où est perdu un Afghanistan pacifique, que la guerre transforme à grande vitesse. Le voyageur Roy, qui cherchait des territoires vierges et y trouve la guerre moderne, devient alors, peut-être à son insu au début, un «chercheur» qui accumule une information unique sur des zones que d'autres ont abandonnées, en manifestant une curiosité de «terrain», à la fois pour les formes de combat de l'envahisseur et les modes de résistance des locaux, dans un pays qu'on disait «médiéval» et «tribal». Le lecteur assiste aussi à la montée du djihad (du mot et de la chose) dans un pays où, durant la décennie 1980, Al-Qaïda installe ses bases arrière. L'Afghanistan devient le nœud de toutes les inquiétudes occidentales, en n'oubliant pas que, au début du XXI^e siècle encore, le pays est le premier producteur mondial d'opium...

L'expérience unique de ce pays a valu un temps au «voyageur chercheur» d'être mieux entendu que nombre de ses futurs collègues par les services du Pentagone et par les organismes français de renseignement et de réflexion sur les conflits. Durant les années 1990, il poursuit cette connaissance de «terrains minés» en arpentant les nations «post-soviétiques», confrontées à l'indépendance et à la création d'«États» modernes, tout en restant finalement, par bien des traits, des «créations» soviétiques. Sollicité pour une

mission officielle au Tadjikistan, Roy occupa durant plusieurs mois un poste politique « international » à Douchanbé, et ce séjour a été à son tour un tremplin pour continuer la recherche autrement, pour l'élargir à toute la « nouvelle Asie centrale » en train de naître.

À cet apprentissage de la liberté de recherche sur le terrain, il ajoute une manière propre de travailler et de réfléchir, qui n'est pas étrangère à sa formation initiale : celui qui a enseigné la philosophie à Dreux dès la fin des années 1970, après un mémoire avec Yvon Belaval sur « Leibniz et la Chine », n'a jamais craint de forger des concepts originaux, surprenants, à commencer par l'« échec de l'islam politique », qui a donné son titre à un livre qui n'a cessé de scandaliser les âmes belliqueuses qui ne veulent entendre parler que d'un islam essentialiste, uniforme et immobile. Dès ce moment, il s'agissait de faire bouger la compréhension des événements qui secouaient les parties « musulmanes » du monde – une compréhension souvent figée, marquée par un « culturalisme » inébranlable (les « cultures » seraient des entités figées dans leurs différences). Les événements du 11-Septembre donnent pourtant raison à Roy sur le caractère mondialisé, universel, de bouleversements qui n'étaient perçus jusque-là qu'au cœur et dans les marges de l'Orient proche et lointain, avec des répercussions secondaires dans les pays d'immigration.

Le professeur de philosophie dans des lycées durant les années 1970 est aussi un politique, passé par ce qu'on a appelé en France les « courants antitotalitaires » (voir ses liens avec Médecins sans frontières) : proche des revues *Libre* et *Passé-Présent*, et donc de Claude Lefort, membre de la rédaction d'*Esprit*, croisant les travaux du regretté Michel Seurat qui n'hésitait pas à relire Hobbes pour comprendre les mécanismes inédits de domination en Syrie, cet « esprit politique » (ce qui ne veut pas dire militant, encore que...)

a aussi croisé le fer en France. À Dreux, il assiste dans les années 1980 à la montée du Front national. Comment résister à la vague ? C'est en tout cas pour lui une invitation à réfléchir à nouveaux frais sur les conditions de l'immigration en France, sur son modèle laïque et sur l'islam français et européen. Il est frappant de voir comment, pour ce chercheur foncièrement laïque, qui ne cache pas une sécularisation personnelle où ses origines protestantes ont joué un rôle important, la religion et les phénomènes religieux viennent au centre de la curiosité anthropologique, sociale et politique – mais sans les présupposés (les préjugés ?) d'une laïcité idéologique si présente de nouveau sur la scène intellectuelle française. Au contraire même : pour l'observateur Roy, ce filtre idéologique empêche une pensée neuve, notamment sur les événements de la révolution arabe. Dans ce contexte, le livre sur les évolutions de la religion globalisée, *La Sainte Ignorance*, a fait événement par sa nouveauté.

Avec ses amis de la revue *Révoltes logiques* (Jacques Rancière, Patrice Vermeren), avec Miguel Abensour, qui jouera un grand rôle pour faire connaître en France l'École de Francfort, Roy s'était s'interrogé dès les années 1970 sur la posture du professeur et, au-delà, de quiconque prétendrait détenir un savoir solide en se contentant d'occuper les lieux et les institutions censés le détenir. Certes, l'Institut européen de Florence, où il enseigne aujourd'hui, pourrait être considéré ironiquement comme un de ces lieux. Mais on peut aussi y voir une juste ruse de l'histoire. Roy n'a pas une double casquette, celle de l'activiste et celle du savant, celle du chercheur de terrain et du pontife universitaire. C'est la tension maintenue entre ces pôles qui est féconde, comme il l'explique dans un retour réflexif sur sa position d'expert, « conseiller » des politiques. Son parcours n'a cessé d'être atypique, voire iconoclaste (ce qui lui a valu d'ailleurs quelques polémiques, assez vaines au demeurant). C'est ce

PRÉFACE

parcours atypique qui est la clé pour comprendre le caractère inventif d'une recherche au long cours exceptionnelle, qui est aussi celle d'un homme libre.

Après un long et passionnant, mais déjà ancien, entretien dans *Esprit*, qui donnait envie d'«aller plus loin¹», ce livre n'a pas d'autre but que de mieux faire connaître un itinéraire intellectuel et humain spécifique, au milieu d'événements considérables du dernier tiers du xx^e siècle et du début du xxi^e siècle, toujours présents comme un arrière-plan ou des coulisses dont il est impossible de se désintéresser, encore moins de se débarrasser.

Olivier Mongin et Jean-Louis Schlegel

1. «Paris-Dreux-Kaboul : itinéraire d'un chercheur», *Esprit*, février 2002, p. 6-34.

PREMIÈRE PARTIE

Préambule

Paris-Kaboul en auto-stop : retour sur un départ

Mai 1969 : vous êtes en khâgne à Louis-le-Grand, vous avez dix-neuf ans et vous passez l'écrit du concours de Normale sup'. Vous n'attendez pas les résultats : début juin, vous partez en auto-stop en Afghanistan, avant l'oral. Vous aviez prévu de ne pas être admis à l'oral ou vous êtes parti sans vous soucier de la suite ?

Sans m'en soucier. J'avais fait une croix sur l'oral, donc sur le concours... Je voulais juste l'écrit pour valider mes deux années d'études. Quand j'ai appris que j'étais admis à passer l'oral, en bonne position, j'étais déjà à Kaboul.

En fait, je préparais le voyage depuis deux ans : en été 1968, après une année d'hypokhâgne à Louis-le-Grand, j'étais allé en Turquie en auto-stop et, dès mon retour, j'avais décidé de préparer le « grand voyage » : aller au printemps suivant en Afghanistan – avec le même mode de transport. Tout en préparant le concours d'entrée à Normale supérieure et la révolution (eh oui, on sortait juste de Mai 68), je me suis donc acheté le *Teach Yourself Persian* (publié par Penguin Books, sans équivalent en français) et le soir, en internat, après 23 heures, je faisais du persan – sans savoir comment on le prononçait exactement, car la méthode ne comportait pas de disque, et de toute façon je n'avais pas de tourne-disque (les cassettes n'existaient pas encore). Le persan

d'Afghanistan est le même qu'en Iran, avec des différences comme celles qui séparent le français parlé au Québec du français de France. Bien que je n'aie jamais parlé très bien aucune langue, j'ai toujours eu une fascination pour toutes ; en fait, je sautais sur toute occasion de m'initier à une langue nouvelle, quitte à laisser tomber dès que cela devenait trop compliqué (sur chaque langue je butais sur un point précis : la construction ergative en kurde et en pachto, le déverbatif en turc, et même le conditionnel en italien !).

Qu'avez-vous fait en Afghanistan ?

Une fois arrivé, j'ai parcouru le pays en bus, en stop et à pied. Ce fut un moment magique. D'autant plus qu'après avoir traversé toute la Turquie et tout l'Iran en auto-stop, je m'étais rendu compte que mon persan « marchait » à peu près avec les gens, que j'étais capable de parler et de me débrouiller tout seul. En quatre semaines et demie, j'étais arrivé à la frontière afghane. Le monde était moins dangereux qu'aujourd'hui, donc le passage des frontières était relativement facile, et je ne me suis jamais fait dépouiller... Un Français pouvait alors aller de Paris à Kaboul sans visa, sauf s'il passait par la Bulgarie.

Pourquoi l'Afghanistan, à ce moment de votre vie ?

En voyageant, on tombe toujours sur des gens qui viennent d'un pays plus lointain. C'est ainsi qu'en Turquie, l'année précédente, j'en avais rencontré qui revenaient d'Afghanistan. Au-delà, c'était le Népal... On était à l'époque du voyage en Inde, au Népal, à Katmandou, pour fumer. Personnellement, ce n'était pas mon objectif : le haschich ne m'a jamais intéressé. Je ne voulais donc pas me mélanger à ces voyageurs de la route des Indes même si, forcément, je retrouvais les hippies dans les hôtels et les refuges, avec d'ailleurs le côté festif de

68 que je n'avais pas connu à Paris. Les routards comme moi, avec le sac à dos et les cheveux encore courts, revenaient après leurs périple. Les hippies, eux, partaient pour des années; avec un demi-dollar par jour pour vivre, ils pouvaient réaliser leur rêve *peace and love* à Kaboul et à Katmandou. Mais il y avait aussi les junkies, ceux qui passaient aux drogues dures, très peu nombreux encore en 1969. Ils s'insinuaient dans le même circuit, même si tous les autres les fuyaient. Forcément, toute une économie s'est créée sur cette route, avec des transports pas chers, détenus par les locaux et utilisés par des étrangers fauchés, et de petits hôtels spécialisés dans l'hébergement des routards et des hippies.

Donc, en Afghanistan, vous n'étiez pas du tout le seul Européen ?

Non, en tout cas dans la ville de Kaboul, mais je n'y étais pas pour les mêmes motifs que les autres «routards». J'avais en tête des images de bandes dessinées, des souvenirs de récits de voyage des siècles passés et des songes d'enfant. Quand j'étais petit, je voulais être explorateur; plus tard, et surtout à ce moment-là, j'ai rêvé de me trouver seul étranger suivant une caravane de nomades pachtounes, ou de Tsiganes moldo-valaques, ou bien découvrant des villages inconnus aux confins du Nouristan.

À partir d'Istanbul, je rejoignis effectivement une sorte de caravane, mais bien moderne: celle des hippies et des routards qui se retrouvaient à l'étape dans des sortes de caravansérail auberges à usage exclusif des Occidentaux fauchés. Cela commençait par le Pudding Shop d'Istanbul: là se formaient des groupes, s'échangeaient des tuyaux et des mises en garde contre les escrocs; parfois, quelqu'un proposait un minibus à remplir moyennant participation, mais souvent des bus de compagnies locales, basées sur

l'exploitation du hippie précisément, se remplissaient de routards et de hippies qui dormaient dans le véhicule jusqu'à Téhéran. Là, ils se regroupaient à l'hôtel Amir-Kabir, un autre ghetto de hippies : la police laissait faire à condition qu'on n'en sorte pas. Ensuite, ils se rendaient directement à Kaboul, où il fallait attendre un visa indien difficile à décrocher, pour aller à Katmandou. La route n'était encore qu'en partie asphaltée, surtout en Iran... Il y avait bien entendu des postes de police sur cet itinéraire, mais on pouvait constater un aspect du postcolonialisme : le routard scandinave le plus sale et le plus fauché avait toujours plus d'argent que les pauvres de la région et, même déclassé, il restait un « homme blanc ». Un peu comme si la bulle où vivait le colonial existait toujours, mais elle avait roulé au bord du caniveau...

La police nous fichait la paix. C'est un aspect que nous avons oublié en ces temps de mondialisation économique, financière, communicationnelle : le monde de cette époque-là était foncièrement « ouvert » (Jacques Séguéla a raconté comment il a fait le tour du monde en 2CV en 1954). Cette route, il n'est évidemment plus possible de la faire aujourd'hui. Attention, pourtant : elle n'était pas entièrement sécurisée. Il y a eu des assassinats, des viols et des disparitions mystérieuses que des années plus tard encore on m'a demandé d'aider à éclaircir.

Vous partez en Orient et vous retrouvez l'Occident. Et l'authenticité alors ?

Arrivé à Hérat, la première ville afghane, je me suis dit qu'il n'était pas question de continuer avec ces compagnons de voyage, dans le fond trop semblables. J'ai donc décidé de partir tout seul et d'aller là où personne n'allait en prenant la route du Nord – une piste qui n'avait aucun

intérêt pour les hippies, pressés d'aller fumer dans un hôtel de Kaboul. Je voulais aller dans des lieux perdus où, si possible, aucun « homme blanc » n'aurait jamais mis les pieds. Une petite région située près du Pakistan, le Nouristan, semblait répondre à mes vœux. Elle avait toujours nourri l'imagination des voyageurs, car elle était interdite. Ses habitants parlaient une langue indo-européenne très ancienne ; ils n'étaient convertis à l'islam que depuis trois générations ; et enfin leur civilisation – avec des tables et des chaises basses – était très différente de celle des autres ethnies. On disait que ces montagnards à la culture très spécifique étaient les descendants de guerriers d'Alexandre qui s'étaient perdus dans les montagnes. Il est vrai que la proportion d'yeux bleus y est très supérieure à celle qu'on trouve ailleurs en Afghanistan ou au Moyen-Orient. Ce n'était bien sûr qu'une des innombrables variantes de la légende de la légion ou de la tribu perdue...

Vous circulez sans obstacle ?

Pour aller au Nouristan, il fallait une autorisation qu'on ne donnait qu'à des gens bien introduits, ou à des riches qui s'y rendaient pour des chasses de luxe. Moi, je me suis rendu en jeans, avec mon sac à dos, au ministère de l'Intérieur, où on m'a d'abord trimballé de bureau en bureau, sans résultat. Personne ne voulait me recevoir. J'y suis retourné à plusieurs reprises, et à un moment je suis tombé sur un policier afghan qui avait fait un séjour dans une école de police à Kempten, en Allemagne, où j'avais séjourné pour un échange scolaire. Nous avons échangé quelques mots en allemand, bu quelques verres de thé ensemble, et finalement un autre policier m'a signé une autorisation. Autre leçon qui me servira pour contourner les bureaucraties : jouer les modestes, s'incruster gentiment, parler la langue et établir des relations personnelles.

J'ai pris le bus jusqu'à la dernière station avant l'entrée de la vallée, avant de me retrouver tout seul, comme je le voulais, mais ne sachant quoi faire. Des étudiants du village de Barg-i Matal, qui rentraient à pied chez eux pour les vacances, m'ont pris dans leur groupe. Après deux jours de marche, nous sommes arrivés à l'endroit de mes «rêves» – que je ne connaissais pas. C'était presque le dernier village, au pied des montagnes, dominé par un fortin où trônait un capitaine entouré d'une dizaine de soldats en haillons, avec de vieux fusils à la baïonnette longue comme une épée. Les militaires m'ont logé et nourri. Puis le capitaine m'a demandé ce que je voulais faire. En fait, je ne le savais pas, ou je ne le savais plus ! Je lui ai dit que j'aimerais aller jusqu'au col qui faisait la frontière. Il m'a donc confié à un soldat en civil et nous sommes partis tous les deux dans la montagne, dormant chez l'habitant. J'étais enfin au bout du monde. Sauf que j'ai commencé à comprendre que ce n'était pas une fin en soi : qu'est-ce que je fichais ici, indépendamment de la beauté des paysages ? Et puis, le bout du monde n'existe pas : il y a toujours quelque chose au-delà. Je fêtais là tout seul mon vingtième anniversaire en pensant à ce qu'écrivait Paul Nizan dans *Aden Arabie*¹, un «livre culte» (comme on ne disait pas encore) du moment : «J'avais vingt ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie.» En fait, je ne le savais pas parce que je n'étais plus sûr de savoir ce qu'est la vie.

Les gens vous recevaient partout, sans poser de questions, au nom de l'hospitalité ?

L'hospitalité au Moyen-Orient est une chose extraordinaire : je crois que c'est une des raisons pour lesquelles ceux

1. Paris, La Découverte, 2002 [1931].

RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT À MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : OCTOBRE 2014. N° 55669 (00000)

– *Imprimé en France* –

